

La fin du monde. Théologie de l'apocalypse et discours écologique

par Hicham-Stéphane Afeissa

Ce n'est ni notre faute, ni notre mérite si nous vivons à une époque où l'apocalypse de l'homme est quelque chose de quotidien.

Peter Sloterdijk

Lors du sommet de triste mémoire sur le changement climatique qui s'est tenu à Copenhague du 7 au 18 décembre 2009, un slogan est apparu sur les pancartes des manifestants qui ont défilé par milliers dans les rues en réclamant des avancées concrètes en matière de politique environnementale : « There is no Planet B. » – « Il n'y a pas de planète B », sous-entendu il n'y a pas non plus de plan B, c'est ici et maintenant qu'il importe de prendre les bonnes décisions pour l'avenir de la planète. Cet astucieux slogan résume aussi le sombre diagnostic proposé par le rapport annuel du Worldwatch Institute, publié début janvier, faisant le point sur l'état du monde en 2010, et dirigé par Erik Assadourian.

Au-delà de l'inquiétude qui se donne à entendre dans un tel slogan, du sentiment d'urgence qui s'exprime face au danger immédiat que représente le changement climatique, de l'agacement perceptible qu'inspirent les stratégies dilatoires et les techniques d'obstruction visant à empêcher la formation de tout consensus international autour des questions environnementales, il nous semble que la formule selon laquelle « There is no Planet B. » énonce une idée tout à fait remarquable, laquelle consiste à faire valoir le caractère insubstituable de notre planète considérée tout uniment dans son unicité, sa vulnérabilité et sa finitude. « There is no Planet B. » : nous ne disposons pas de planète de secours, nous n'avons aucun autre lieu où aller, cette terre est tout ce qui nous est donné en partage pour y mener notre existence. À l'heure des menaces que le réchauffement climatique fait peser sur la survie de l'humanité, ce qui apparaît au premier plan, c'est la clôture du monde sur lui-même, sa rotondité en vertu de laquelle, en quelque endroit du monde que nous nous situons, nous sommes tous à équidistance du centre, embarqués, pour ainsi dire, sur le même bateau.

Paradoxalement, il semble que l'un des bénéfices de la crise écologique contemporaine est de nous avoir fait comprendre, pour reprendre le titre d'un article de Bruno Latour publié dans le journal *Libération* en février 2007, que « La Terre est enfin ronde » : « Tout le monde savait que la Terre était ronde, objectera-t-on ? Non pas vraiment ; on le savait d'un savoir diffus, abstrait, lointain, en regardant les globes de nos salles de classe, en contemplant les photos de la planète bleue : pas encore de quoi la "ressentir" comme ronde. Elle ne le devient [...] que depuis que les conséquences de nos actions nous reviennent dessus par effet boomerang. Alors, là, oui, nous voyons, nous sentons, nous subissons l'effet de sa rotondité véritable. Nous devenons peu à peu [...] ceux pour qui la Terre est devenue une ; ceux qui n'ont pas d'autres terres de rechange. »

Dans le même sens, Peter Sloterdijk, dans une série d'études fondamentales publiées en trois tomes entre 1998 et 2003 sous le titre générique de *Sphères*, ainsi que tout récemment dans *Le palais de cristal*, souligne que « le premier et l'unique présupposé sur lequel doit se fonder une théorie de l'ère contemporaine » réside dans ce qu'il appelle la « globalisation terrestre », c'est-à-dire dans le saisissement de la Terre dans son unité, dans la prise de possession et dans l'appréhension du globe comme étant à la fois le substrat et la scène unique sur laquelle le jeu de la vie est appelé à se dérouler : « Au fil d'une aube qui dura des siècles, écrit-il, la Terre s'est révélée comme la sphère unique et réelle, celle qui fonde tous les contextes de l'existence tandis que tout ce que l'on considérait jusqu'alors comme un ciel partenarial et empli de sens sombrait dans le vide. [...] Le monogéisme, la conviction du caractère unique de cette planète, se révèle à nous comme une donnée quotidiennement rajeunie dans la mesure où le monothéisme ne peut définitivement être plus qu'un credo affaibli par l'âge et que l'on ne peut pas vraiment actualiser. »

Selon la thèse générale que défend Peter Sloterdijk notamment dans *Le palais de cristal*, l'époque de la « globalisation terrestre » est la seule à pouvoir être qualifiée d'« histoire du monde » ou d'« histoire tout court », en ce sens où, ainsi qu'il s'efforce de le montrer, c'est la question insistante du site terrestre, et elle seule, qui se déploie d'une manière toujours plus impérative au fil de la modernisation : « Si la seule Histoire réelle, c'est le processus dans lequel le système mondial a été mis en œuvre, alors il n'y a qu'un seul épisode proprement historique : c'est ce trajet qui part du milieu du XVe siècle, avec la conquête de l'océan par la navigation portugaise et le premier voyage de Christophe Colomb, pour trouver son terme et son point culminant vers le milieu du XXe siècle, avec l'établissement du système mondial postcolonial. »